

# POUR L'ÈRE NOUVELLE

REVUE INTERNATIONALE D'ÉDUCATION  
NOUVELLE

ORGANE DE LA LIGUE INTERNATIONALE POUR L'ÉDUCATION NOUVELLE

Rédacteur en chef : Ad. FERRIÈRE

Docteur en Sociologie, Directeur adjoint du Bureau International d'Education

COMITÉ DE RÉDACTION

M. Paul FAUCONNET

Professeur de Science de l'Éducation  
et de Sociologie à la Sorbonne

D<sup>r</sup> Ovide DECROLY

Professeur de Psychologie de l'Enfant  
à l'Université de Bruxelles

## SOMMAIRE

Ad. FERRIÈRE : *L'Education dans la République de l'Equateur.*

Yov. S. YOVANOVITCH : *La nouvelle législation scolaire en Yougoslavie.*

G. LOMBARDO-RADICE : *Adolphe Ferrière et l'Ecole active.*

*Une Ecole nouvelle en Chine.*

E. DELAUNAY : *Chronique française.*

*Nouvelles diverses.*

*Livres.*

*A travers les revues.*

" Pour l'Ère Nouvelle " est la revue des pionniers de l'éducation

9<sup>me</sup> Année. AOUT-SEPTEMBRE 1930

N° 60

Prix du numéro : en France, 4 fr. français ; à l'étranger, 7,50 fr. français ou 1,50 fr. suisse

Administration : Groupe français d'Education nouvelle, Musée pédagogique, 41, rue Gay-Lussac, PARIS (V<sup>e</sup>)

# POUR L'ÈRE NOUVELLE

REVUE MENSUELLE D'ÉDUCATION NOUVELLE

ORGANE DE LA LIGUE INTERNATIONALE POUR L'ÉDUCATION NOUVELLE

Administration : Groupe français d'Éducation nouvelle, Musée pédagogique, 41, rue Gay-Lussac, PARIS (VI<sup>e</sup>)

**Abonnements :** 25 fr. français en France. — Dans les autres pays : 40 fr. français, 8 fr. suisses, ou leur équivalent. — Pour six mois, respectivement 15 fr. et 25 fr. français ou 5 fr. suisses.)

**Prix du numéro :** 4 fr. français en France. — Dans les autres pays : 7,50 fr. français, 1,50 fr. suisses, ou leur équivalent. — Prix différents pour les numéros spéciaux.

**Les abonnements sont d'une année ou de six mois et partent de janvier ou de juillet.**

On s'abonne au Chèque postal français : Mme J. HAUSER, Paris, n° 607-92.

Chèque postal suisse : FERRIERE, Vevey, Il b 189  
(Prix réduits sur demande)

## L'éducation dans la République de l'Equateur

par M. Ad. Ferrière

La République de l'Equateur est, en matière d'éducation, au seuil d'une ère nouvelle. Qu'a-t-elle été jusqu'ici, dans ce domaine ? Rien. Que peut-elle présenter demain ? Tout : tous les progrès de la psychologie de l'enfant appliquée à l'éducation des types divers. Déjà les plus clairvoyants parmi les Equatoriens aperçoivent l'éducation publique de leur pays telle qu'elle pourra être, si le Parlement le veut bien, telle que la désire le Ministre de l'Instruction publique et les psychologues de l'Université et des Ecoles normales. Parmi ces derniers, je n'en nommerai qu'un, M. Manuel Utreras Gomez, qui, à Genève, lors de la signature de l'acte de création du nouveau Bureau international d'Education, le 25 juillet 1929, a représenté avec tant de dignité et de simplicité la République de l'Equateur : la première des Répubiques de l'Amérique ayant fait acte d'adhésion au B. I. E.

Cet acte est dû à l'initiative de S. E. M. Isidro Ayora, Président de la République, professeur d'obstétrique à l'Université et directeur d'une clinique renommée. Un médecin, président d'une république ! On devine tout ce que ce simple fait comporte de conséquences. Aussi bien est-ce le Président Ayora qui, l'un des premiers en Amérique, m'a prié de venir donner un cycle de conférences, à Quito, la capitale du pays, lui, qui, comme je l'ai dit, a annoncé l'adhésion de l'Equateur au B. I. E. par télégramme du 23 juillet 1929. Cette adhésion a une double signification : 1<sup>o</sup> appui apporté par la République équatorienne à celle des institutions internationales de Genève qui possède, à ses yeux, la plus grande valeur pratique pour

l'avenir de l'humanité. Je rappelle à ce propos que l'Equateur n'est pas encore membre de la S. d. N. ni du B. I. T.. Et ce geste en faveur du B. I. E. est d'autant plus louable que l'Equateur, malgré ses richesses latentes et inexploitées, est, au point de vue financier, un des pays du monde qui a le plus de difficultés à vaincre. Je dirai tout à l'heure pourquoi. — 2<sup>o</sup>. L'adhésion de l'Equateur au B. I. E. signifie aussi : désir de prendre contact avec la science de l'éducation et avec les psychologues et éducateurs les plus compétents, en relation avec le B. I. E. et quel que soit le pays où ils exercent leur activité, afin de connaître, de choisir, d'appliquer à l'Equateur ce qui se fait de mieux dans le monde, en matière d'éducation.

Une autre preuve de l'intérêt de premier plan que le Président de la République porte à l'éducation, c'est le fait qu'il a demandé à l'auteur de ces lignes de servir d'organisateur, d'inspirateur, de père spirituel à un « Collège modèle », qui comprendra toutes les classes primaires et dont le bâtiment voisinera avec celui — en construction — de l'Institut national « Mejia », la seule école secondaire publique, pour jeune gens et jeunes filles, de la capitale, et dont le directeur — une fine figure de penseur et de sage qui rappelle nos gravures de 1830 — est le propre frère du Président Ayora.

Il faut avoir vu le Président entouré d'enfants pour comprendre la sollicitude qu'il leur porte. Un jour, sur le sommet du Panecillo, haute colline couverte d'eucalyptus qui domine Quito au sud et où se dressait jadis le temple du Soleil des Incas, nous l'avons vu recevoir de la main d'enfants ve-

nus des quatre points cardinaux, les messages transmis de main à main des extrémités du pays. Des milliers d'enfants avaient participé à cette « course d'Incas », chacun franchissant en courant trois kilomètres environ. Ceux de la forêt vierge du littoral ont eu à affronter les cours d'eau et la végétation exubérante et à gravir les cols de 3.500 à 4.000 mètres qui séparent Quito de la côte. Ceux des Andes ont dû parcourir les plateaux arides ou cultivés, selon l'altitude, et fournir leur effort dans l'air raréfié. Enfin, de l'Est, est venu un jeune Indien, messager des rois de l'Amazone : il est arrivé en retard, alors qu'on ne l'attendait plus, il s'était égaré dans les rues de la capitale inconnue. Et quand, le lendemain, le Président l'a reçu dans le somptueux salon jaune du palais du gouvernement et lui a remis une montre, le jeune citoyen indigène s'est trouvé si interloqué et émerveillé que pas un mot n'a pu sortir de ses lèvres !

Une autre fois encore nous avons vu le Président au milieu des enfants. C'était au Champ de Mars, le 24 mai, lors du 10<sup>e</sup> anniversaire de l'Indépendance de Quito. Quinze mille enfants des écoles d'Etat et des écoles religieuses (ces dernières comptent environ huit mille enfants de la bourgeoisie) avaient défilé dans les rues de la capitale. Sur ce nombre 5.000 environ ont participé aux exercices d'ensemble sur la plaine entourée d'une foule compacte. Chaque colonne de 40 jeunes garçons environ, voisinait avec une colonne de fillettes, tous vêtus respectivement d'un pantalon ou d'une jupe bleu foncé et d'une blouse blanche. Effet admirable, surtout quand les rangées s'inclinaient l'une vers l'autre, s'éloignaient, se dressaient et s'abaissaient en alternant, et quand garçons et filles, se tenant par la main, accomplissaient des exercices exigeant de l'équilibre. Unité merveilleuse, sans un accroc, et qui fait le plus grand honneur à la jeunesse quito-nienne et à ses maîtres.

\*\*

Jusqu'ici, j'ai parlé surtout de S. E. le Président de la République. Il est temps de montrer à quelles difficultés spéciales il doit faire face dans son pays — et avec lui, le Ministre Manuel María Sanchez, qui est un poète renommé, le frère du Ministre, le Dr Carlos Sanchez, médecin, professeur de puériculture à l'Université Centrale et initiateur des cours de puériculture dans les écoles de jeunes filles, et tant d'autres hommes clairvoyants, conscients du fait banal que la jeunesse d'aujourd'hui prépare la nation de demain.

Les difficultés que rencontrent les novateurs sont ici de trois sortes :

1<sup>o</sup>. Je mentionnerai en premier lieu la puissance de la tradition. Non pas que tout, dans la tradition soit à condamner, bien loin de là ! Mais il y a certainement dans l'enseignement dogmatique et verbaliste du passé des pratiques condamnables. La société moderne exige que des essais comparés et objectifs permettent de faire le départ entre ce qui est bon et ce qui est mauvais. Or les congrégations religieuses, dont le mot d'ordre est à Rome, et qui jouissent de l'appui de la bourgeoisie conservatrice, ignorent encore très généralement les progrès que la science psychologique moderne a apportés à la pratique de l'éducation. Il est bien entendu que rien, dans l'éducation dite nouvelle, ne porte ni ne doit porter atteinte aux convictions religieuses légitimes. La science est un outil. Elle se borne à indiquer la voie à suivre, la voie qui permettra d'atteindre à plus d'effets utiles avec moins d'efforts inutiles. Mais cette réserve faite, il demeure ceci : les éducateurs publics et privés — et je n'exclus pas, de ce nombre, les parents cultivés, pères et mères de famille — ont le devoir de se tenir au courant de la science pédagogique moderne et des succès qu'elle a déjà à son actif ici ou là.

L'ignorance de beaucoup d'Equatoriens à l'égard de l'éducation nouvelle et, par voie de conséquence, le conservatisme dont ils font preuve s'explique d'ailleurs fort bien et cette explication va nous montrer que l'avenir est ouvert à tous les espoirs. Remontons, en pensée, à trente ans en arrière. La République de l'Equateur est ouverte du côté du Pacifique ; elle tourne, si l'on peut dire, le dos à l'Europe. A cette époque, le canal du Panama n'existant pas ; il date de 1914. Le port de Guayaquil était insalubre ; on n'y a vaincu le microbe de la fièvre jaune que tout récemment, avec l'appui financier d'une mission Rockefeller qui a conçu le noble projet de faire disparaître ce mal du globe terrestre et a déjà obtenu de magnifiques résultats. En 1900 il n'y avait point de chemin de fer entre Guayaquil et Quito ; celui-ci a été construit par les Américains du Nord et ouvert en 1908 ; sur les 464 kilomètres de cette ligne, on franchit trois cols dont un de près de 4.000 mètres d'altitude. Les premières automobiles sont apparues à Quito vers 1903 : on en avait transporté les pièces à dos de cheval, moyennant trois semaines de voyage. Quoi d'étonnant que l'Equateur ignorât tout ou presque tout de l'Europe, de la science européenne et des méthodes modernes ? Un écho de l'Ecole française, il y a 35 ans, deux missions pédagogiques allemandes de 1914

à 1918 et en 1923, mais des missions qui ne paraissent pas avoir été au courant des progrès des Ecoles nouvelles et de l'*Arbeitschule*, voilà à quoi se bornait la pénétration européenne — à part les congrégations religieuses de langue espagnole et française, celles-ci fort puissantes ici et au Pérou. — Aussi quel bond en avant quand des hommes comme les professeurs Endara et Escudero, et M. Ulteras déjà nommé, se sont mis à enseigner la psychologie de l'enfant dans les écoles normales et aux étudiants en pédagogie de l'Université. Quel progrès quand un jeune pédagogue bouillant et plein d'idées, M. Alfonso Aulestia, a rapporté de Vienne les méthodes et procédés de Richard Rothe et de ses collaborateurs ! Psychologie de Kretschmer, de C. G. Jung et de Spranger, gymnastique de Ling, art de Richard Rothe, tout cela n'est évidemment pas encore très « national ». C'est un commencement. Il vaut mieux imiter, que croupir dans une tradition périmée; demain il vaudra mieux créer une pratique nationale que d'imiter. Quant à la science, elle ne connaît pas de nationalisme : elle est de partout et de toujours.

2<sup>e</sup> Le second obstacle que rencontre l'Equateur est le manque d'argent. On dit que les Etats-Unis consacrent le 7 % de leur budget à l'Instruction publique (et le 60 % aux armements !) L'Equateur lui consacre le 13 %. Mais ce budget est minime. Voici un pays vaste comme la France et l'Allemagne réunies, mais où seuls les hauts plateaux des Andes sont vraiment salubres, plateaux où croît le seigle, où paissent des moutons, mais où les autres cultures sont réduites au minimum. Deux millions d'habitants, moins que la petite Suisse. Des richesses inexploitées ou exploitées par des capitaux étrangers, principalement anglo-saxons. Les pétroles de la baie de Santa Elena sont entre les mains des Anglais ; les chemins de fer et l'aviation sont monopolisés par des Américains du Nord. Pas d'hommes, pas d'argent, très peu de moyens de transport. Que faire dans ces conditions ? S'inféoder aux Etats-Unis ou rester libres, mais pauvres : la fable du chien et du loup.

3<sup>e</sup> Enfin un dernier obstacle, la présence des Indiens, les Quitchous, descendants des anciens Incas. Race sympathique, naïve, gaie, honnête et bonne, mais réfractaire à l'étude abstraite et aux innovations. J'ai vu ces petits Indiens dans les écoles de la campagne, autour de Quito, et sur les bords de l'Océan Pacifique. L'éducation qui leur était impartie, verbaliste, toute basée sur la mémorisation des choses pour la plupart inutiles, sans aucune activité manuelle (sinon,

effort louable, mais récent, le jardinage), était et est encore absurde. Les maîtres en conviennent. Mais la loi scolaire est là. Et les inspecteurs. Et les examens !... Aussi bien le Ministre de l'Instruction publique, M. Emilio Uzcategui, directeur de l'Enseignement primaire, M. Leopoldo Chavez, directeur des études de la capitale et de la province environnante se rendent-ils compte du mal. On vient d'enlever aux examens le caractère théâtral qu'ils avaient jusqu'ici. On a préconisé l'étude du lieu natal, la concentration des branches, le recours aux exemples concrets. Tout cela, ce sont des palliatifs. Ce qu'il faut, c'est une refonte complète. L'école active pure et simple pour les indigènes : activité manuelle et utilitaire, visant à améliorer l'agriculture et l'élevage en usage et à préparer ces enfants à la vie — à leur vie —. On s'y achemine. Du 2 au 7 juin, a eu lieu à Quito un congrès pédagogique national. Dès le 8 mai j'avais discuté avec la commission de la capitale les huit points à l'ordre du jour : centres d'intérêts, horaires, examens, programmes, préparation des maîtres futurs, etc. Un accord complet régnait entre les membres de cette commission et moi. Le congrès adopté tous ou presque tous les articles du nouveau projet de loi qui a la pleine approbation du Ministre. N'est-ce pas l'ère nouvelle dont je parlais au début de ces lignes ? Oui, mais à une condition : que le Parlement accepte ce projet de loi ; or il paraît que ce n'est rien moins que certain !

En attendant, la vérité éclate, bon gré mal gré. Par ci par là des hommes et des femmes au cœur généreux procèdent à des innovations. Voici à Quito, un charmant jardin d'enfants dont la directrice a une âme de poète et de musicienne ; voici, à Sangolqui, à 30 km. au S.-E. de Quito, dans une vaste vallée où l'on cultive le maïs et les eucalyptus, un directeur d'école qui a l'art d'unir le travail manuel et le chant et se met vraiment à la portée de ses élèves ; voici, à Guayaquil, des écoles mixtes — essai hardi, sous le climat équatorial, — attestant la pleine réussite intellectuelle et morale de ce régime lorsqu'il est appliqué dès le début et avec discernement. Le jardin d'enfant de Guayaquil et l'« école modèle » de cette même ville mériteraient une description détaillée. Et si je ne nomme aucun de ces directeurs et directrices d'écoles, c'est que d'autres, — beaucoup d'autres — mériteraient aussi d'être mentionnés, les uns pour les innovations qu'ils ont introduites, d'autres — non : tous — pour leur dévouement sans limite.

C'est là en effet une des choses admirables de la République de l'Equateur — je l'ai

rencontrée ailleurs aussi : — le dévouement, l'enthousiasme, l'amour des enfants, qu'on rencontre chez tant de directeurs et de directrices d'écoles ! Sollicitude de tous les instants ! Energie calme et patiente, surtout quand un même maître de la campagne a 70, 80 parfois, me dit-on, 100 élèves dans une même classe, tous les âges, de 6 à 15 ans réunis (car, s'il y a 6 degrés scolaires, la plupart des élèves vont à l'école de 8 à 14 ans ou même de 9 à 15 ans, au lieu d'y aller de 6 à 13). Beau spectacle en vérité que cette abnégation du corps enseignant, déjà visible, pour ainsi dire, dans les yeux des jeunes gens de l'Institut normal et plus encore, sur les visages réfléchis et maternels, au sourire frais et chaleureux, des jeunes filles de l'Ecole normale de Quito.

Le souvenir de l'Equateur restera vivant dans mon esprit. Ce pays me rappelle mon pays avec ses sommets neigeux : géants de 6 à 7.000 mètres surgissant au milieu des agaves, des eucalyptus et de mille fleurs aux teintes vives. Pays au printemps perpétuel ; pays de rêve.

Les petits Equatoriens gais et rieurs ; les petits Quichous drapés dans leur poncho rouge ; les gentilles fillettes aux yeux candides et aux joues rondes, tous je les garde dans mon cœur, en bonne place, à côté de tous les petits enfants du monde à qui j'ai voué ma tendresse.

AD. FERRIÈRE.

## La nouvelle législation scolaire en Yougoslavie

De grands progrès ont été faits dernièrement en Yougoslavie, en matière de culture intellectuelle. L'année dernière, surtout depuis le 6 janvier 1929, ceux réalisés en matière de législation de l'instruction ont été si grands qu'on peut assurer, à bon droit, que la Yougoslavie occupe désormais un des premiers rangs parmi les pays les plus civilisés. Durant cette période, cinq lois scolaires ont été votées : sur les écoles primaires, secondaires et normales, ainsi que sur les manuels et les droits d'auteurs ; elles font honneur à la Yougoslavie et sont élaborées suivant les principes les plus modernes.

I. *La loi sur les écoles primaires* laisse aux instituteurs le soin de l'éducation entière des enfants. En même temps, les minorités ont le droit de fonder leurs écoles, preuve d'une tolérance qui n'est pas observée partout.

Le but officiel de l'éducation dans les écoles primaires est de former de futurs citoyens, moraux, dévoués et actifs, ainsi que de créer des membres utiles à la nation et à la société. C'est un des principes de la pédagogie moderne de former les enfants à être des membres utiles de la société.

Le catéchisme est enseigné par les prêtres ou les instituteurs, en conformité avec le principe de la tolérance religieuse. Outre cela, la durée de l'instruction primaire est prolongée de 4 à 8 ans. Elle est obligatoire pour tous les enfants, qui ne continuent pas leurs études à l'école secondaire. L'établissement des écoles maternelles dans les écoles primaires est prévu dans certaines villes importantes. Les enfants de 4-7 ans peuvent fréquenter ces écoles. De même, la loi prévoit l'établissement dans les écoles publi-

ques d'institutions telles que des cours pour illétrés, des cours d'agriculture, d'hygiène, d'économie domestique, etc. L'*agriculture* comme science pratique est introduite dans le programme, ce qui n'est pas encore le cas dans beaucoup de pays.

Le devoir de la communauté scolaire est d'établir des cantines et des ateliers scolaires où les enfants puissent s'exercer à différents travaux manuels.

*Les dispensaires et les bains scolaires* sont obligatoires dans chaque école de plus de 400 élèves et celles comptant 2.000 élèves ont leurs médecins scolaires.

L'inspection scolaire est en général confiée à des personnes pourvues de grades universitaires, mais en certains cas, des inspecteurs porteurs du diplôme de l'école normale seulement sont nommés à condition qu'ils aient *to ans de service, aient subi les examens spéciaux et se soient distingués dans le domaine de l'instruction publique*.

L'enseignement primaire est obligatoire pour tous les illétrés qui n'ont pas atteint leur 25<sup>e</sup> année. Dans ce but des cours spéciaux sont organisés ; ils ont lieu du 1<sup>er</sup> novembre au 1<sup>er</sup> mai.

Le plan et le programme de l'enseignement seront élaborés conformément au principe de la concentration de l'enseignement et de l'école active, ce qui est l'idéal de la pédagogie moderne.

II. *La loi sur l'enseignement secondaire* est basée sur les mêmes principes. Le maître est en effet l'ami des enfants, qui les guide et les instruit. Une attention spéciale est accordée à l'hygiène et à l'éducation physique des enfants, suivant le système des « Sokols ». Les excursions scolaires sont obli-